Ami du Clergé du 21 avril 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXIII. *5e Dimanche après Pâques* : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! 121.

A l'école des Saints. — *Ste Jeanne d'Arc* (8 mai) : Deux anniversaires, 8 mai 1429, 8 mai 1945, 122.

Pour des Communions solennelles. — II *(Soir)*. Persévérance = volonté, 124.

L'Année avec Notre-Dame. — 2° Programme d'action : I. Le redressement des consciences, 126.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXXV *(suite)*. La communion des saints, 128.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXIII

5e Dimanche après Pâques

BIENHEUREUX CEUX QUI SOUFFRENT PERSÉCUTION POUR LA JUSTICE !

Mes frères,

Le Christ glorieux arrivera bientôt au triomphe de l'Ascension. « Oui, je suis sorti de mon Père et je suis venu en ce monde, dit-il aux siens ; et maintenant je quitte le monde et je vais à mon Père » (Jo., XVI, 28). Mais l'ardeur de sa charité ne lui permet pas d'oublier à l'heure du départ tous ceux qu'il a appelés : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

C'est à tous les fils de Dieu disséminés sur la terre que la liturgie fait passer le message d'allégresse *(Introït)* : Publiez jusqu'aux extrémités de la terre que le Seigneur a libéré son peuple... Mettez en pratique la parole de Dieu *(Epître)* et priez le Père au nom de Jésus *(Evangile)*.

Ainsi, marchant sur ses traces, vous gagnerez la couronne. « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple d'être comme son maître, et au serviteur comme son seigneur » (Mat., X, 24, 25).

I. — *La vie du chrétien est une immolation*

1° La messe est un sacrifice, donc l'offrande et l'immolation d'une victime, pour le salut de tout le genre humain. L'institution de l'Eucharistie a mis sur nos autels le Corps et le Sang de N.-S. Jésus-Christ, présentés comme au Calvaire, dans l'état d'immolation, afin que nous puissions les offrir dans un sacrifice perpétuellement renouvelé et y mêler notre propre offrande.

A l'offertoire, sur l'autel, le pain et le vin sont offerts, symbole de la nourriture et de la vie humaines ; vous les avez gagnés, à la sueur de votre front, vous fournissez en quelque sorte au Fils de Dieu la matière à son Incarnation prolongée et vous êtes, ainsi, associés à son immolation. La goutte d'eau unie au vin signifie l'union de la créature à son Créateur. Le sacerdoce est l'immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. Mais toute âme chrétienne participe au sacerdoce *(meum ac vestrum sacrificium)*, à l'acte rédempteur du Christ. Heureux ceux qui rejoignent continuellement, par la pensée et l'intention, sinon par la présence, ce mystère de Rédemption renouvelé perpétuellement par plus de 300.000 prêtres, à toute heure du jour et de la nuit !

2° C'est une vie engagée tout entière à la suite de Jésus qui vous conduira « à son Père et votre Père ». Il est la voie, l'unique voie du salut. Depuis le baptême où il vous a été dit : « Reçois cette lumière ardente et garde les commandements, jusqu'au jour des noces du Seigneur... ; reçois cette robe blanche et garde-la sans tache jusqu'au tribunal de Dieu ». Jusqu'aux dernières minutes de votre pèlerinage terrestre qui portent le nom d'agonie, c.-à-d. combat, vous devez agir, résister, dominer définitivement les puissances adverses, celles de l'enfer, celles du monde, et celles qui, en vous-mêmes, vous attirent en bas.

En plusieurs congrégations religieuses, le jour de la vêture, le Christ demande à ses fiancées ce qu'il demanda jadis à Ste Catherine de Sienne : un choix entre deux couronnes. « Ma fille, voici deux couronnes, une de roses et une d'épines. Laquelle préférez-vous ? » Résolument, les jeunes vierges répondent : La couronne d'épines !

Tous, m. f., nous devons préférer le sacrifice à la vie facile, l'obéissance à l'indépendance, la messe à une simple cène sans sacrifice. Oui, inspirez-nous, Seigneur, des pensées droites et aidez-nous à les traduire en œuvres *(Collecte)*. Car il s'agit de mettre en pratique la parole de Dieu et non pas seulement de l'écouter. « Celui qui scrute la loi de perfection, la loi de la liberté et lui reste fidèle, celui-là trouvera le bonheur dans ses œuvres » (Jac., I). Réfréner sa langue, pratiquer la charité, se garder de toute souillure du siècle présent... c'est un chemin où les épines apparaissent plus fréquentes que les roses. Mais méfiez-vous de l'apparence... Ici encore, c'est dans les épines que l'on découvre le bonheur : car les épines et les croix du chrétien sont les épines et les croix de Jésus.

II. — *Les persécutions nous sont promises*

En son adieu suprême, notre Maître ne nous l'a pas caché. « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait, mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront, vous aussi... Mais ils vous feront ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé... » (Jo., XV, 18, 25 ; — *item*. Luc, XXI, 12-19).

Cette haine sans raison, sans autre motif que le mal, cette haine satanique de Dieu, de son Christ et de ceux qu'il a envoyés, étonnamment semblable aujourd'hui à celle d'autrefois, parce qu'elle procède de la même source, a trouvé en tous les temps la réponse qu'inspire l'amour généreux (Mc., X, 29, 31). « Pouvez-vous boire le calice que je bois moi-même? — Nous le pouvons » (Mat., XX, 22). Les deux disciples n'avaient pas oublié la huitième béatitude : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ! Heureux êtes-vous, lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de

mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ! »

Heureux, parce que la souffrance qui est un mal en soi devient un acte, un témoignage d'amour ; parce qu'elle mérite le ciel. Ainsi S. Paul appelait la mort pour accomplir en lui le mystère du Christ. Ainsi S. Ignace, martyr : « Je suis le froment de Dieu. Je suis moulu par la dent des bêtes pour devenir le pain blanc du Christ. » Ainsi tous les saints qui changent en joie toute souffrance, toute persécution.

« La douleur fut faite divine, quand le sang du Fils unique fut pétri et comme mêlé avec la nature divine par le feu du divin amour qui le tint cloué à la croix » (Ste Catherine de Sienne). *Beati qui persecutionem patiuntur...* Car Dieu aime les corps souffrants, les âmes douloureuses, les familles en deuil, à travers l'âme et le corps de son Fils. La Passion de l'Eglise, en 1949, continue celle du Christ. Les abominables raffinements de cruauté de notre siècle « civilisé » méritent sans doute aux martyrs un supplément de gloire.

Cependant, la persécution, permise parfois par les mystérieux desseins de la Providence, demeure pour l'Eglise une cruelle épreuve, car les brebis se dispersent lorsque le pasteur est frappé et, en attendant qu'elle ressuscite du tombeau où tant de fois on a cru l'ensevelir, l'Eglise souffre douloureusement et saigne de cette ruine incalculable qu'est la perte des âmes. Aussi l'Eglise supplie-t-elle, confiante, le Seigneur « qu'il lui plaise d'humilier ses ennemis et d'accorder à tout le peuple chrétien la paix et l'unité ».

III. — « *Levez-vous, Seigneur, secourez-nous !* »

Précisément, les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension, l'Eglise vous convie à une procession qui a un caractère de pénitence. Le but de cette procession où l'on chante les Litanies des Saints est d'apaiser la justice divine irritée par le péché et d'obtenir sa protection spécialement pour les fruits de la terre. Mais les dix oraisons qui suivent élargissent les intentions aux limites des besoins de la chrétienté, et même au-delà, jusqu'au purgatoire.

La messe célébrée au retour s'inspire de la joie du temps pascal, avec une insistance frappante sur la nécessité de demander pour obtenir. Le rappel de la prière d'Elie et de l'enseignement de Jésus sur l'efficacité de la prière persévérante, importune même, s'il le faut, dissipera les tentations de découragement auxquelles succombent trop de chrétiens (Luc, XI, 5, 13). Remarquez-le, cette leçon de persévérance suit immédiatement, en S. Luc, celle du *Pater*.

Il faut prier toujours et ne jamais cesser. Pour l'Eglise, le Pape, nos pasteurs, nos familles, nos œuvres, nos persécutés... et les persécuteurs, afin qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. « Nous allons demander à Dieu le pardon de leurs crimes, pour eux... et un peu pour nous. Tout homme porte, pour sa part, la responsabilité de l'homme. Il y a des hommes qui déshonorent la famille humaine, notre famille... Parce que l'ordre social dont nous bénéficions comporte trop d'injustices dont nous ne nous sommes guère souciés... Demandons pardon à Dieu pour les bourreaux, pour nous-mêmes, pour les injustices du monde et pour celles de notre propre égoïsme ! » (Mgr de Solages).

* *

Le 30 juin 1946, pour implorer le secours de Dieu, à l'appel de leur archevêque, 150.000 catholiques de Paris se rassemblaient dans l'immense stade de Colombes, chantaient, suppliants, les Litanies des Saints, puis assistaient et communiaient, fervents, au saint sacrifice célébré à la fois par le cardinal et les 200 curés des paroisses du diocèse. Cette nuit de prière collective et ardente, que de fruits elle a obtenus ! Dieu le sait.

« Qui demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; qui frappe, voit la porte s'ouvrir », ...même et surtout la porte du ciel ! *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Jeanne d'Arc

DOUBLE ANNIVERSAIRE

8 mai 1429 — 8 mai 1945

Mes frères,

L'autre soir, en passant devant un édifice public qui pavoisait sa façade j'ai entendu cette déconcertante interrogation : Pourquoi ça ?

A quatre ans de l'armistice de Reims qui a enfin libéré la France d'un esclavage de cinq années d'occupation, l'anniversaire chaque année célébré de la geste la plus merveilleuse qu'ait jamais enregistrée l'Histoire, il se trouve des Français pour poser cette question : Pourquoi ces drapeaux ?

C'est une autre interrogation qui s'est imposée à moi et que vous me permettrez de faire tout haut : Pourquoi des drapeaux sur les seuls monuments publics ?

Une des supériorités de l'homme est de se souvenir. Qu'il oublie, c'est le signe qu'il devient moins homme.

Un grand écrivain d'aujourd'hui notait il y a dix ans : « Le culte de ceux qui nous ont précédés, ce sont les religions qui nous l'enseignent... Toute la noblesse de l'homme, c'est de remonter le courant qui l'entraîne... Nous sommes libres de lutter contre le sommeil de la mémoire et du cœur et pour quelques heures de vaincre en nous la puissance formidable de l'oubli. Il nous appartient de ressusciter les morts... et de rendre la vie à cette cendre et à cette poussière qui furent un sang brûlant et une chair aimée » (François Mauriac, *Petit Journal*, 2.11.38).

Qu'ils soient donc félicités et remerciés tous ceux qui ont eu l'initiative de cette cérémonie du souvenir, de ce double souvenir : la libération du pays à Orléans le 8 mai 1429 ; sa libération à Reims le 8 mai 1945. Et que la rapide évocation de ces deux dates glorieuses trempe nos âmes de fierté, d'optimisme et de courage à ce tournant de notre histoire où nous avons encore tant besoin de reprendre confiance en notre vocation et de faire abnégation de nos particularismes pour n'envisager et ne rechercher que l'intérêt général : ce bien commun objet suprême de la véritable politique et du véritable civisme.

I. — *8 mai 1429*

8 mai 1429. La délivrance d'Orléans. Le miracle « le plus grand, dit textuellement un contemporain, qui ait été accompli depuis la Passion de Notre-Seigneur. »

Depuis près d'un siècle s'éternisait sur notre sol

une guerre interminable, la « guerre de Cent ans ». Ni la valeur de la chevalerie française, ni la sagesse du roi Charles V, ni la brillante épopée de Du Guesclin n'ont pu rétablir l'ordre civil ni reconquérir l'indépendance nationale.

Et voici qu'au début du xve siècle, une jeune paysanne, qui dit n'être qu'une pauvre fille, ne connaître ni *A* ni *B*, ne savoir ni monter à cheval, ni manier la lance, ni faire la guerre, se présente en qualité d'envoyée de Dieu pour faire cesser la grande pitié qui est au royaume de France.

Elle obtient le consentement de sa mère en larmes, brise la résistance de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs triomphe du refus de Charles VII qu'elle a reconnu déguisé et dissimulé parmi ses courtisans, vient à bout par la sagesse et l'à-propos de ses réponses de l'opposition des conseillers du roi. Car, vous le pensez bien, et sa mère et le gouverneur, et le roi et ses conseillers se refusent de se jeter dans cette aventure et cette folie d'une bataille menée par une généralissime de dix-huit ans qui ne sait ni lire ni écrire. Ils ont dit : Donnez-nous un signe ! Elle a répondu : Envoyez-moi à Orléans ; là, je vous montrerai les miracles que je suis venue faire.

Et le 7 mai 1429, alors que Dunois, à la suite d'un conseil de guerre, a donné l'ordre de sonner la retraite, Jeanne d'Arc plante son étendard dans le remblai des Tourelles et commande aux soldats : Tout est vôtre ! entrez ici ! — Le lendemain, à la tête de ses troupes, elle chevauchait dans Orléans délivré, en route vers la cathédrale pour le *Te Deum* de la victoire !

Qu'importe qu'elle achève son épopée en torche vivante sur la place du Vieux Marché de Rouen ! Elle a fait sacrer le roi à Reims ; elle a communiqué sa flamme à la nation ; elle a donné le branle de la libération : quelque 20 ans après les Anglais ne tiennent plus que Calais, la nation a refait son unité, la France a reconquis son indépendance.

Geste unique dans l'histoire des peuples : le pays signerait sa déchéance qui n'en garderait le souvenir et n'en célébrerait l'anniversaire. Il fera sans fin l'émerveillement des plus hauts esprits ; de nos jours l'Amérique le porte à l'écran, et des écrivains en renom retracent son épopée déjà tant de fois célébrée et par nos plus hautes voix. Cette curiosité même n'apporte-t-elle pas témoignage au miracle ou au mystère de Jeanne d'Arc, comme disait Péguy. Qu'une petite paysanne de dix-sept ans et sans instruction que son catéchisme ait sauvé la France désunie, envahie, démoralisée depuis près de cent ans, cela n'implique-t-il pas des vues et une intervention de Dieu sur la destinée de notre pays, comme eut été devant Verdun en 1916 ou. sur les plages de débarquement en 1944, la victoire des armées commandées par une enfant ?

II. — *8 mai 1945*

8 mai 1945. Nouvelle libération de la France. Signature à Reims de l'armistice qui mettait fin à une autre grande pitié de la terre de France.

La situation n'avait-elle pas été presque aussi désespérée qu'aux jours où Ste Jeanne d'Arc prit son départ pour notre délivrance.

Le petit royaume de Bourges s'appelait l'état de Vichy : pire, il n'existait plus que de nom. L'ennemi occupait tout le territoire, non seulement ses cités, mais ses plus petits cantons et y faisait la loi. Sous d'autres noms les Français étaient comme partagés en Armagnacs et Bourguignons.

Las d'attendre, combien ironisaient : débarqueront, débarqueront pas ! L'entreprise apparaissait un leurre à beaucoup. La presse, à la solde de l'ennemi, ne dressait-elle pas chaque jour plus redoutable et plus infranchissable son mur de l'Atlantique.?

Enfin, un matin de juin 1944, ce qui était jugé humainement impossible se produisait. Malgré l'orage de fer et de feu prophétisé sur la capitale et sur nos villes et qu'on pouvait redouter, un frémissement d'espérance et de joie fit tressaillir la France.

Et ce fut l'entrée à Paris, en la fête du roi saint Louis, de ces soldats épiques, qui avaient commencé vingt-trois et qui étaient une armée, conduite par Leclerc, une sorte de Bayard moderne, une âme de Jeanne d'Arc incarnée dans l'officier de chez nous, qui fut le héros et qui reste l'image de cette glorieuse aventure. Ce fut la chasse à courre, menée au galop... Ce fut la capitulation sans condition...

Et cette nouvelle de la délivrance nous arrivait sous le signe de Jeanne d'Arc : en ce 8 mai, anniversaire de la prise d'Orléans et de sa fête nationale, de cette ville de Reims où son étendard, au sacre du roi, avait été à l'honneur après avoir été à la peine ; sous le frémissement de nos trois couleurs timbrées sur leur soie blanche de la Croix de sa Lorraine natale.

Mais elle nous arrivait aussi au prix de martyres dont beaucoup rappellent le sien. Au prix de la mort des soldats, des soldats français et alliés, des soldats de la France libre, des soldats des Forces françaises de l'Intérieur, mais aussi au prix de la mort de milliers des nôtres écrasés et broyés sous les décombres de leurs maisons, de milliers de prisonniers et de déportés dans ce qu'on a appelé les camps de la mort lente, de milliers d'otages et de résistants sommairement exécutés ou mis à la torture avec plus de raffinement que Jeanne sur son bûcher.

Et pendant des années encore la France connaîtrait une convalescence douloureuse et pleine d'inquiétudes dans sa chair et dans son âme, à cause de tant de ruines accumulées et de tant de haines exaspérées.

* *

Ne croyez-vous pas que nous ayons à commémorer et à perpétuer de tels souvenirs ?

Nous devons à Dieu de lui en dire notre action de grâces. Chrétiens, nous croyons que la divine Providence mène tous les événements, même quand n'apparaît pas manifestement son intervention miraculeuse. On a prié, beaucoup prié, prié en foule en France, à la défaite et pendant l'occupation : il en est qui ont blasphémé parce que vaines paraissaient ces prières qui n'arrêtaient ni le flot de l'envahisseur, ni l'humiliation de l'occupation, ni les tortures des déportés ; et tout cela enfin terminé par la victoire nous ne penserions pas que ces prières ont joué leur rôle ?

Nous nous le devons à nous-mêmes. Nous avons tant souffert et dans notre fierté nationale et dans notre vie même. Et nous oublierions pour retourner à nos errements passés ?

Nous le devons à nos enfants pour leur transmettre le culte de la Patrie, de ses héros, de ses souffrances et de ses gloires. Il ne suffit pas de dire et de crier : plus jamais cela ! pour que pareille horreur ne recommence pas. Il faut élever les géné-

rations qui montent dans l'amour de la France et de ceux qui l'ont faite ou sauvée.

Nous le devons à nos morts. Ils ont payé pour nous. Nous serions indignes de ne pas commémorer leur souvenir et leurs gestes.

Nous le devons parce que l'histoire est maîtresse de vie, *magistra vitæ*. Pour profiter de ses leçons, il faut l'apprendre. Nous serions des étourdis de ne pas réfléchir au pourquoi et au comment de pareilles tragédies.

Aussi, à notre *Te Deum* d'action de grâces, mêlons le serment de faire en sorte que Dieu ne nous ait pas sauvés en vain et que nos morts ne soient pas tombés pour rien. Et prions pour rester dignes d'une vocation chrétienne, « devenue pour la France la loi même de sa vie ».

SERMON POUR COMMUNION SOLENNELLE

II

(Soir)

PERSÉVÉRANCE = VOLONTÉ

Mes chers enfants,

Il y a eu un jour dans votre vie dont vous n'avez sûrement gardé aucun souvenir et qui cependant offrait pour vous la plus grande importance : ce fut le jour de votre baptême. Le grand roi S. Louis en savait toute la portée, quand il disait qu'on devrait l'appeler « Louis de Poissy », parce qu'il avait été baptisé à Poissy, près de Paris. Par le baptême, vous êtes entrés dans la famille de Dieu, dans l'Eglise catholique, vous êtes devenus des frères de Jésus-Christ, des héritiers du royaume céleste. Par le baptême, vous avez été délivrés de l'empire du démon, et c'est pourquoi, avant de verser sur votre front de nouveau-né l'eau sainte qui devait vous purifier du péché originel, commun à tous les enfants d'Adam, le prêtre qui vous baptisait vous a demandé de renoncer « à Satan, à ses pompes et à ses œuvres », antique formule qui signifie tous les vices de la corruption païenne, dont Satan est l'inspirateur.

Vous étiez alors bien incapables de comprendre le sens des invitations du prêtre. Mais à vos côtés se tenaient vos parrain et marraine, qui répondirent à votre place : « Oui, j'y renonce ! »

Eh bien ! le moment est venu pour vous, en ce soir d'un grand jour et en conclusion de cette fête de votre Communion solennelle, de renouveler les promesses de votre baptême et de jurer au Dieu qui est descendu en vous ce matin, de lui rester fidèles à travers les luttes morales de la vie qui vont commencer pour vous. Je vous disais ce matin que Dieu ne vous demandait que deux choses : la foi et l'amour. Mais il est bien entendu qu'il vous les demande non pour un jour, ni pour une année, mais pour votre vie entière, si vous voulez avoir part à son éternelle félicité.

Pour persévérer ainsi dans vos bonnes résolutions il vous faudra le concours de trois volontés : 1° celle de Dieu, 2° la vôtre, 3° celle de vos chers parents.

I. — *La volonté de Dieu*

Sans Dieu, qui conduit tout, dirige tout, et dispose de tous les événements, vous ne pourriez rien faire. Mais il nous a dit : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira, cherchez et vous trouverez ! » paroles mystérieuses et capitales, qui condamnent l'indifférence et promettent le salut à ceux qui le veulent. Non, jamais Dieu ne sera sourd à vos appels. Il l'a promis et il est éternellement fidèle à ses promesses. Jamais, avec la foi et l'amour, vous ne devrez perdre l'espérance, qui est une force inépuisable, dans les épreuves de la vie.

Et comment pratiquerez-vous cette magnifique et nécessaire vertu d'espérance ? — *En priant*. Il faut que la prière devienne ou plutôt demeure, car je suppose que vous en avez pris l'habitude, l'une des lois essentielles de votre vie. La prière est la respiration de l'âme. Pas plus que votre corps ne peut garder la vie sans respirer l'air pur qui vous entoure de tous côtés, pas davantage votre âme ne peut garder la vie spirituelle, l'amitié de Dieu, sans respirer Dieu, pour ainsi dire, par la prière. C'est dire que prier n'est pas seulement réciter à la hâte, comme pour s'en débarrasser, des formules apprises par cœur. La respiration de votre corps doit se faire posément, régulièrement, profondément, pour être efficace. De même, la prière, cette respiration de Dieu, doit se faire posément, profondément, intensément. Vous devez demander à Dieu tous vos besoins, avec confiance, avec soumission, avec ardeur, comme un enfant parle à son père. Si vous pratiquez la prière, comme elle doit être pratiquée, je puis vous assurer que jamais Dieu ne vous manquera et que si Dieu est avec vous, vous ne manquerez de rien.

Et quelle sera la demande la plus importante que vous aurez à faire à Dieu ? — Ce sera précisément la grâce de ne jamais l'abandonner, de ne jamais lui être infidèle, en un mot la grâce de la persévérance.

L'être humain est changeant, inconstant, oublieux. Et d'autre part, le monde qui nous entoure est un monde de plus en plus païen, c'est-à-dire matérialisé, fermé aux choses de l'âme, enorgueilli par les découvertes de la science humaine, bien que ces découvertes servent autant à la ruine de l'humanité et à la préparation des plus terribles catastrophes, qu'à l'épanouissement de ce bien-être que nous décorons du nom de bonheur.

La persévérance dans l'amitié de Dieu est un problème de plus en plus difficile de notre temps. Et pour vous montrer mieux la nécessité de tendre toutes vos énergies dans cette voie, je vais vous dire un fait que je trouve bien caractéristique de notre époque.

II. — *Nécessité du concours de notre volonté*

Ce fait est récent. Je pourrais vous donner des noms, je tiens toute l'histoire de l'un de ses acteurs.

L'été dernier, deux ouvriers passaient la nuit dans une usine. Ils étaient chargés d'un travail de simple surveillance et ils causaient entre eux pour occuper les longues heures de leur garde nocturne. Le ciel était tout brillant d'étoiles et ils regardaient le firmament. L'un d'eux déclare :

— Oh ! toutes ces étoiles ! C'est quelque chose tout de même !

— Oui, dit l'autre, qui était un chrétien instruit et convaincu, c'est quelque chose, comme tu dis, mais cela prouve aussi qu'il y a *quelqu'un !...*

— Tu veux dire qu'il y a un Dieu ! J'en ai entendu parler autrefois au catéchisme.

— Tu as donc été au catéchisme ?...

— Oui, comme tout le monde, et j'ai fait ma Com-

munion... Il y a 15 ou 16 ans de cela et je ne suis plus retourné à l'église. J'ai été mis en apprentissage. J'ai entendu le genre de conversations des camarades. J'ai suivi le mouvement. Plus personne n'y croit à tout cela !...

— Tu crois que personne n'y croit ? Tu te trompes. Moi, j'y crois toujours. Tiens je viens de lire une Vie de Jésus-Christ. C'est cela que tu devrais lire. Alors tu comprendrais.

— Jésus-Christ ? qu'est-ce que c'est que çà ?...

— Comment, tu as fait ta Communion et tu ne sais pas qui est Jésus-Christ ?

— Qu'est-ce que tu veux ? J'ai fait ma Communion à X... — et il nomma la paroisse, qui est dans ce département-ci. — Le curé était un bon papa, qui ne se montrait pas bien sévère. Je n'ai jamais compris grand chose à tout ce qu'il nous racontait et depuis j'ai tout oublié. J'en parlerai à ma femme...

Quelques jours plus tard, les deux ouvriers étaient de nouveau de garde ensemble, à l'usine. Tout joyeux, le premier dit à l'autre :

— Tu sais, j'en ai parlé à ma femme. Elle m'a dit : « Mais bien sûr, qu'il a existé, Jésus-Christ ! »

Et la conversation s'engagea sur Jésus-Christ, sur sa personnalité divine, sur sa mission ici-bas, sur l'âme, sur la vie éternelle, sur le sens de la vie humaine qui serait stupide si elle ne devait aboutir au triomphe de la justice et de la vertu, dans l'éternité. Le premier ouvrier allait de surprise en surprise. Il consentit à lire d'abord la *Vie du Curé d'Ars,* qui fit sur lui une impression extraordinaire. En ce moment, il lit un livre sur Lourdes et ses miracles. Son camarade, qui m'a raconté tout cela, espère pouvoir le conduire bientôt à un prêtre qui achèvera de l'instruire. C'est une âme de bonne volonté, comme il en reste heureusement un grand nombre, même parmi les incroyants modernes, dans le monde ouvrier.

Et qu'est-ce que je veux conclure de là ?

C'est que si vous ne continuez pas de remplir vos devoirs religieux, bientôt peut-être, comme cet homme, qui avait fait sa Communion solennelle, il y a 15 ou 16 ans, vous aurez tout oublié. Vous ne vous souviendrez même plus de ce doux Jésus, qui a été votre hôte céleste, ce matin, dans votre Communion !

Pourquoi cela ? Parce que l'ignorance religieuse est devenue quelque chose d'incroyable. Notre époque se pique de science, d'instruction généralisée. Il n'en reste pas moins que jamais non plus l'homme n'a moins bien su ce qu'il fait sur la terre, quel est le but de la vie et comment on peut obtenir le bonheur éternel ! Jamais, moins que maintenant, ceux qui savent lire leur journal et qui, hélas ! y trouvent trop souvent des mensonges intéressés, et des excitations à la haine, n'ont su lire le grand livre de la création et y voir inscrit partout, en lettres d'or, soit au fond des cieux, par les étoiles, soit dans la nature, par la variété et la beauté des êtres qui la composent, le nom de Dieu, auteur de tout ce qui existe !

Si donc vous voulez, vous, échapper à cette ignorance incroyable et encore plus dangereuse, il vous faudra continuer de vivre à l'église, chaque dimanche, remplir vos obligations de chrétiens, lire de bons livres, comme la Vie de Jésus-Christ, la Vie des Saints tels que le Curé d'Ars, ou les miracles de Lourdes, et surtout rester groupés autour de votre curé, chargé de vos âmes, et qui répondra à toutes vos demandes de lumières concernant vos devoirs d'hommes sur cette terre.

III. — *Nécessité du concours des parents*

En troisième lieu, il faut, pour votre persévérance la volonté de vos chers parents. Oui, et c'est vers eux que je me tourne maintenant, pour conclure ce discours si grave, où tout votre avenir est engagé.

Parents chrétiens, souvenez-vous que vous avez charge d'âmes. Ces enfants que vous avez entourés aujourd'hui de tendresse, qui vous ont donné une grande joie par leur excellente préparation à la sainte Communion, qui vous ont édifié par leur piété et leur ferveur, ces enfants, qui sont la chair de votre chair, le sang de votre sang, c'est Dieu qui vous les a donnés, c'est Dieu qui vous les a confiés. C'est Dieu qui vous en demandera compte. Que de fois, n'entend-on pas dire : en voyant parfois s'afficher dans les rues ou dans les lieux publics une jeunesse plus ou moins dévergondée et oublieuse des lois morales les plus élémentaires : « Ce ne sont pas ces enfants qu'il faut blâmer, ce sont les parents ! » Que de fois ne l'avez-vous pas dit vous-mêmes, peut-être ! Eh bien ! cette réflexion est juste. Il appartient aux parents de veiller sur leurs enfants, de les guider dans la vie, de leur donner le bon exemple, de leur éviter les mauvaises occasions, de les reprendre et de les corriger, dans leurs écarts ou leurs oublis. Les parents ont l'expérience de la vie. La jeunesse n'a pas encore cette expérience. Malheur aux parents qui négligent leurs devoirs envers leurs enfants. Ils en rendront compte devant le Souverain Juge.

Regardez autour de vous la nature, en ce printemps. Tous les arbres sont couverts de fleurs ou de feuilles encore tendres. Les champs sont verdoyants des plus belles promesses. Il suffirait cependant d'une forte gelée pour anéantir en une nuit tant d'espoirs et tant de gages d'une belle récolte ! Je comparais ce matin la Communion solennelle à une fête du printemps. Ces enfants sont le printemps de la paroisse le printemps de chaque maison. Mais en dépit de toutes les fleurs que portent leurs âmes, qui vous sont si chères, il suffirait d'une gelée de printemps pour tout détruire ! Cette gelée peut venir, hélas ! même du foyer familial, si la loi de Dieu et les préceptes de l'Eglise n'y sont pas observés. On veut bien la Communion, comme une fête, comme une journée de réjouissance familiale et paroissiale, mais on ne fait pas attention aux lendemains. Dès le dimanche suivant, peut-être, cet enfant, aujourd'hui sanctifié par la présence du Christ en son cœur, manquera à la messe et offensera ainsi son Dieu ! Ce sera la gelée de printemps. Et cette gelée sera de vous, si vous n'y prenez garde !

* *

Ma conclusion sera la même que ce matin. La vie est courte, l'éternité est longue. L'homme n'est pas seulement corps, il est avant tout esprit, il a une âme et cette âme est immortelle. Elle vient de Dieu et doit retourner à Dieu. C'est en Dieu seul qu'elle trouvera ce bonheur que tous cherchent ici-bas sans jamais pouvoir le rencontrer ou du moins le conserver, s'ils le rencontrent un instant. Mais il y a un sens à la vie. La destinée humaine n'est pas une absurdité incompréhensible. Jésus-Christ est venu nous l'expliquer, nous la faire comprendre, nous la faire accepter et aimer. Et quand il a voulu tout résumer d'un mot, il a dit : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Que donnera-t-il en échange pour son âme ? »

Cette parole doit rester gravée à jamais dans nos cœurs à tous, enfants et parents, car tous nous sommes en marche vers la même patrie qui est le ciel !

Achevons cette journée en demandant à la T. S. Vierge, notre Mère du ciel, de nous guider dans notre pèlerinage ici-bas et de nous réunir tout auprès d'elle un jour, dans la société de son divin Fils, au ciel. Ainsi soit-il.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

2° Programme d'action

I

LE REDRESSEMENT DES CONSCIENCES

Les Cardinaux et Archevêques de France pour l'année de Notre-Dame ne nous ont pas tracé seulement un programme doctrinal : l'approfondissement de la maternité spirituelle de la T. S. Vierge, mais aussi un programme d'action. « Dans le rayonnement de la maternité de Marie, dit leur appel, nous proposons à votre action individuelle, familiale et apostolique, un triple objectif : le redressement des consciences, la restauration de la famille, l'animation spirituelle de l'Action catholique » [1].

Il nous est demandé d'abord d'exercer notre action sur ce grand problème actuel : le redressement des consciences.

Certes, question primordiale. Dans une série d'articles remarquables qu'il a donnés pendant la guerre sur la rénovation morale de la France, le regretté P. Sertillanges écrivait : « Par où commencer ? On ne sait trop. Tout est fondamental... Dans ce qui est premier, il y a encore un premier ; il y a une pierre d'angle. Quelle est ici la pierre d'angle ? Serait-ce la politique ? L'économie ? L'organisation professionnelle ? Le statut familial ? La pierre d'angle des sociétés et de tout l'ordre humain, c'est la conscience individuelle. »

Suivant de près le texte de nos Cardinaux et Archevêques nous dirons successivement : *le mal, son remède, son application.*

I. — *Le mal*

« Tandis qu'une élite se refuse à transiger avec le devoir et l'honnêteté, comment ne pas dénoncer comme une tare de notre époque le fléchissement de la conscience privée et publique. »

Ainsi s'expriment nos évêques. Ainsi constate sans les nuances nécessaires l'homme de la rue quand il conclut sur un fait divers : il n'y a plus de conscience, plus personne ne travaille honnêtement.

Si, on rencontre encore des gens consciencieux et honnêtes. Dans une de ses causeries pédagogiques qu'il donne périodiquement à *la Croix*, le P. Pradel citait ce cas : Carl Cruse, épicier de Byington, dans l'Etat de Kentucky a affiché ceci : le prix marqué est le prix coûtant : ajoutez-y le bénéfice que vous voulez. Pour ne pas gêner ses clients, il ne fait payer à la caisse que le prix coûtant ; à la sortie, les clients déposent le bénéfice dans un tronc. Ce procédé a doublé la clientèle de Carl Cruse. Il calcula que les gens lui assurent un bénéfice moyen de 20 0/0 (*La Croix,* 31-8-48). Je ne sais si l'exemple convaincra les commerçants, encore que nombre de curés s'estiment satisfaits d'avoir remplacé le paiement des chaises par un tronc à l'entrée de l'église. Mais, enfin, tous nous pourrions citer quelque exemple d'honnêteté autour de nous.

Il reste que c'est le fait d'une élite. Il faut bien reconnaître que nous constatons un fléchissement généralisé des consciences. C'est une tare de l'époque, de l'époque d'après-guerre.

Ce fléchissement ne date pas de cet « après guerre », mais il est certain que la guerre l'a précipité et aggravé chez nous et dans tous les pays. Dans son discours sur la conscience au pèlerinage du Rosaire 1948 qu'il présidait, Mgr Gillet disait ceci en substance : la guerre nous a laissé ce triste héritage d'une conscience amoindrie. Les peuples, longtemps soumis à l'oppression, s'en libèrent, de guerre lasse, par l'illégalité. Ainsi avons-nous fait. Mais nous en avons gardé l'habitude. Nous nous estimons encore aujourd'hui en cas de légitime défense. La conscience reste la grande victime de la guerre et de l'occupation.

Oui, nous avons triché, pour vivre, pour soustraire nos biens à l'occupant, pour éviter la S. T. O... Les conditions ont changé. La conscience reste faussée, la conscience privée et la conscience publique.

La conscience privée : chacun triche, resquille, roule son voisin, comme on dit.

La conscience publique : le rapport de la Cour des Comptes sur les gaspillages des Administrations en fournit assez d'exemples.

Le plus triste c'est qu'on entend légitimer pareille conduite : il faut bien s'arranger, se débrouiller, « se défendre »...

« Peut-être le plus grand péché dans le monde d'aujourd'hui, a pu dire Pie XII, c'est que les hommes ont perdu le sens du péché » (Message radiophonique au Congrès catéchistique national des Etats-Unis, oct. 1946).

II. — *Le remède*

A si grand mal, il n'y a évidemment qu'un remède : puisque c'est le sens même du péché que nous avons perdu, « il faut redonner à notre pays le sens de la justice, de la loyauté, du bien public. »

Le sens de la justice. Il n'est peut-être pas d'idée qui soit plus profondément gravée au cœur de l'homme. *Cuique suum,* à chacun ce qui lui appartient, dit l'adage ancien, et il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse à nous-mêmes.

« Quand, par un beau clair de lune, et lorsque tout dort dans le village, le paysan, qui n'a de sa vie philosophé, regarde avec un œil de convoitise les fruits superbes qui pendent aux arbres de son opulent voisin, il a beau se rassurer par l'absence de tout témoin, calculer le peu de tort que causerait son action, comparer la douce vie du riche aux fatigues du pauvre, et la détresse de l'un à l'aisance de l'autre ; toute cette conspiration de passions et de sophismes échoue en lui contre quelque chose d'incorruptible qui persiste à appeler l'action un crime et

[1] C'est à tracer les grandes lignes de ce programme que seront consacrées les trois instructions que nous proposons et que nous proposons de telle manière qu'il soit immédiatement loisible à nos confrères de développer chaque point en autant d'instructions que comportent les exercices (récollections, retraites, missions, semaines de l'année mariale) qu'ils institueront dans leurs paroisses pour mettre leurs fidèles dans le mouvement marial imprimé par la hiérarchie.

à juger qu'il est mal de le faire : c'est la conscience. » Ainsi écrivait Jouffroy. Et il témoignait par là que les lois de la justice sont inscrites au cœur de l'homme.

Une notion aussi naturelle que celle de la justice ne peut être que momentanément voilée. Qu'on soit un jour soi-même victime d'un vol, d'un abus de confiance, d'une fraude ou simplement de « resquilles » répétées, on protestera bien haut. Signe, n'est-ce pas, que l'honnêteté est à la base de nos relations humaines.

Le sens de la loyauté. Et d'abord avec soi-même. Le sens de la droiture de conscience.

Notre-Seigneur disait : « La lampe du corps c'est l'œil. Si ton œil est sain tout ton corps sera dans la lumière ; mais si ton œil est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien grandes seront les ténèbres » (Mat. VI, 22-23).

La lampe de l'âme, c'est la conscience. Elle doit montrer les choses telles qu'elles sont, et non pas telles que nous les désirons selon notre intérêt, nos avantages, nos passions. Les choses bonnes, c'est le bien ; les choses mauvaises c'est le mal ; la conscience n'est plus droite qui les déforme.

Cela suppose beaucoup de loyauté avec soi-même. On aurait parfois mille prétextes pour biaiser avec la vérité à commencer par celui-là : les autres ne sont pas si bêtes. La règle de vie n'est pas l'intérêt, mais le devoir.

Le sens du bien public. Ce bien public repose sur la justice et la loyauté mêmes qui en sont comme les fondements. Supprimez-les, et vous aurez tous les malheurs publics qui n'épargnent plus personne.

Nos devoirs sont les garants de nos droits. Si je me permets de frauder avec la justice et le devoir je ne puis dénier aux autres la permission d'agir, qu'on me vole, qu'on me trompe, qu'on me rende malheureux, en un mot qu'il n'y ait plus ni paix ni sécurité dans ce monde, quand j'aurai moi-même ouvert la porte à ces désordres et à ces calamités.

Le bien public exige que chacun accepte et remplisse les charges qui l'assurent, non seulement les charges matérielles, comme les impôts, mais d'abord les charges morales, comme la justice et la droiture.

III. — *Son application*

Chaque remède a son mode d'emploi. Il n'agit que si on l'applique à bon escient et selon les prescriptions du docteur. Autrement il peut faire plus de mal que de bien.

Pour avoir sur nos efforts la bénédiction promise à l'obéissance, « cette campagne de redressement moral nous l'entreprendrons sous la conduite et à l'école du Cœur immaculé de notre Mère qui n'a jamais connu le péché et qui saura donner à ses enfants une conscience pure, droite et délicate ».

Aucune âme qui soit claire et transparente comme celle de la T. S. Vierge, Mère de Dieu et notre Mère, idéal et secours des chrétiens. Comme écrit ce grand missionnaire populaire et ce grand apôtre de la Vierge, S. Louis-Marie de Montfort, « il n'y a pas de nuit en Marie, puisqu'il n'y a pas eu de péché ni même la moindre ombre. Marie est un lieu saint et le Saint des saints où les saints sont formés et moulés » *(Traité de la vraie dévotion à la Ste Vierge,* nº 218). Mais évidemment, à la condition de se mettre sous sa conduite et à son école, à son imitation, ce qui est le témoignage authentique d'une vraie dévotion.

Eh bien ! voyons donc cette conscience « pure, droite, délicate », par exemple dans le mystère de son Annonciation que nous décrit plus longuement l'Evangile et qui fait sommet dans son existence et sa destinée.

Dès que l'ange Gabriel l'a mise au courant des desseins de Dieu pour la choisir pour Mère, devant cette volonté de Dieu, ce qui la préoccupe ce ne sont pas les souffrances auxquelles va se trouver vouée sa vie, ni le « pour vivre heureux, vivons caché » des lâches qui l'inclinerait à se récuser ni rien d'autre. Devant cette volonté de Dieu, une seule chose l'intéresse : connaître son devoir. Et c'est pourquoi elle pose la question : Comment cela se fera-t-il puisque j'ai voué à Dieu ma virginité... ? Et quand elle a reçu du messager de Dieu la réponse désirable, sans hésitation, sans retard, sans réflexion sur le pour et le contre, son âme droite s'élance vers son devoir : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Sens de la justice : Dieu est le Souverain Maître ; la créature n'est que sa servante ; et il est de son devoir de se mettre à sa disposition.

Sens de la loyauté : on ne discute pas avec le devoir ; on va droit son chemin ; on s'en remet à la providence divine.

Sens du bien public : ce bien public, le bien de l'humanité comme la gloire de Dieu, demande cette exécution des plans divins ; il n'ira pas sans le martyre du Fils et de la Mère ; mais la gloire du Fils et de la Mère est elle-même à ce prix, au prix du salut de l'humanité.

* *

Nous l'avons dit, cette crise de la conscience n'est pas une crise française, c'est une crise mondiale, antérieure à la guerre, mais plus aiguë depuis la guerre.

Aussi d'autres pays sentent comme nous la nécessité de réagir.

L'année dernière, les Ligues belges du Sacré-Cœur déclenchaient une offensive pour le relèvement des consciences avec l'approbation de l'épiscopat et la participation de toutes les grandes organisations catholiques du pays.

De grandes affiches, des vignettes, des timbres par centaines de mille furent répandus par toute la Belgique qui représentaient un énorme poing tenant de façon très ferme un gouvernail avec le slogan : *Tout droit !* Il y eut une telle propagande que le slogan passa dans les mœurs et devint comme un mot d'ordre.

« *Tout droit !* » que ce soit aussi la conclusion et la résolution de cette instruction. S'il est vrai que pour les âmes de bonne volonté, le difficile c'est quelquefois plus de connaître son devoir que de l'accomplir, pourtant, dans l'ensemble c'est surtout ce courage qui manque. On voit bien, on comprend bien, on ne demanderait pas mieux... mais on se laisse arrêter par des considérations de respect humain, d'intérêt matériel, d'avantages immédiats.

C'est le moment que la conscience tienne ferme la barre pour la conduite de notre vie, qu'elle crie son mot d'ordre : *Tout droit !* qu'elle regarde sur elle, en conscience chrétienne, l'exemple, l'encouragement et le secours de la Vierge immaculée qui se tient toute droite le regard fixé sur Dieu seul.